comme un petit tableau. Si la sculpture domine avec une multitude de motifs, il faut aussi noter l'enchantement que produisent les peintures et les incrustations de nacre et d'ivoire sur les portes des *mafraǧs*.

À la finesse du détail, que l'on apprécie tour à tour en photographie ou en dessin, correspond une analyse rigoureuse qui situe exactement ce dont elle rend compte et avec les termes exacts retrouvés chez l'artisan. Le texte, essentiellement descriptif, est régulièrement allégé par ces pages entières de répertoires de motifs, ce qui le rend accessible à un plus grand nombre.

Un appareil critique complet (notes, 3 index, 3 cartes, glossaire des termes arabes, bibliographie, tables des figures et des photographies, tables des matières) est donné dans un livret encarté, ce qui en facilite la consultation.

Claire HARDY-GUILBERT
(C.N.R.S., Paris)

John HANSMAN, *Julfār, an Arabian port — Its Settlement and Far Eastern Ceramic Trade from the 14th to the 18th Centuries.* Londres, The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, 1985. 21,5 × 30,5 cm, 123 p.

La ville de Julfār ou Ǧullafār est située sur la côte occidentale de la pointe de la péninsule d'Oman, au nord de la ville moderne de Ra's al-Khaimah.

La première mention de la ville apparaît dans les récits du califat umayyade à propos des batailles de 695 A.D. que les forces califales livrèrent aux chefs omani. En 793 A.D. la ville tombe aux mains des troupes abbassides.

Du Xe au XIIIe siècle, les auteurs arabes comme al-Ṭabarī, al-Muqaddasī, al-Idrīsī et Yāqūt, font état de la prospérité du centre de commerce qu'elle est devenue grâce aux perles extraites de ses eaux. Le célèbre navigateur Aḥmad ibn Māǧid, pilote arabe de Vasco de Gama, de Malindi à Calicut, en 1498 A.D., est originaire de la ville. Son œuvre écrite comprend plusieurs textes de navigation dont l'un est daté de 1490 A.D. À l'arrivée des Portugais dans le Golfe, à la fin du XVe siècle, Julfār devient le sujet des rois d'Ormuz qui gouvernent pour le compte des Portugais. La ville est puissante aux XVIe et XVIIe siècles. Les Omani la captureront finalement en 1633 sous la conduite de l'Imam Nāṣir ibn Muršid.

Les défenses de la ville seront reconstruites à plusieurs reprises, et la ville survivra jusqu'en 1819, date à laquelle elle est bombardée en représailles des actes de pirateries commis par ses habitants dans toute la région, la fameuse « Côte des Pirates ». Julfār est abandonnée et la nouvelle ville de Ra's al-Khaimah supplante sa fonction et son importance.

Ce sont les travaux de prospection de B. de Cardi et de D.B. Doe en 1968 dans cette région qui, les premiers, attireront l'attention sur le site. Une mission archéologique irakienne entreprit des fouilles en 1973 sur al-Nudūd, un des endroits présumés de la ville ancienne. Mais c'est John Hansman — dont les recherches commencent en 1977, aussi bien sur le site archéologique de Julfār (al-Nudūd [2 sondages] et al-Maṭāf [2 sondages]) que sur l'ancienne ville de Ra's al-Khaimah (12 sondages) — qui mettra en évidence l'importance archéologique de la région. Le présent volume est l'objet de la publication des résultats des recherches de cet archéologue de la School

BCAI 6 (1989) J. Hansman: Julfār, an Arabian port. Its Settlement and Far Easten Ceramic Trade from the 14th to the 18th Centuries, recensé par Cl. Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

of Oriental and African Studies de l'Université de Londres, qui travaille au Moyen Orient depuis 1957.

L'auteur, loin de s'en tenir à un simple rapport de fouilles, fait un tour d'horizon complet sur les données archéologiques et historiques de la région qu'il consigne en 24 chapitres. Ainsi, après une première partie intitulée « Les Fouilles » mais qui traite aussi bien des Portugais dans le Golfe à la dernière phase de Julfār ou encore de l'occupation britannique à Ra's al-Khaimah, le reste de l'ouvrage (5/6e) est consacré aux « Trouvailles ». On notera avec intérêt la présence du matériel chinois du XVe au XVIIIe s., le céladon, la porcelaine bleue et blanche et les grès bruns que l'on connaît par ailleurs à Bahrayn et à Sohar. Par contre, la présence de céramiques du Vietnam et les céladons Thai sont une originalité des cargaisons parvenues jusqu'à Julfār, sans pour cela remettre en cause l'identification de ce matériel contrôlée par d'éminents spécialistes, J. Ayers, W. Watson et M. Medley. Le matériel d'importation comprend également des céramiques du sud-ouest de l'Inde et d'Afrique orientale. Plus proches, les productions iraniennes ont envahi la côte. Enfin, une étude très détaillée de la céramique locale met en relief la vigueur de cette activité artisanale dans la région de Ra's al-Khaimah, dont les derniers fours s'éteignirent en 1969.

Notons le type de céramique appelée « Julfār earthenwares », sorte de céramique de couleur rouge-brun assez grossière, mais comportant toute une série de décors peints en rouge-brun foncé. Les formes correspondant à cette céramique sont des marmites, des coupes et un très particulier pichet à eau. Objets en verre, en métal et en pierre sont également décrits et représentés en dessin et pour certains en photographie.

L'étude des monnaies et des poids, signée de N.M. Lowick, indique que sur le corpus des 250 pièces de bronze provenant des prospections de 1977, 1/3 fait mention de Ǧarūn, le nom de la petite île d'Ormuz, et leurs dates se situent entre 1320 et 1660 A.D. N.W. Lowick ajoute que les pièces de monnaies chinoises sont absentes de tous les sites prospectés. Datées généralement (à Sīrāf et à Bahrayn) du XIe au milieu du XIIIe siècle, elles représentent le commerce entre le monde islamique et la Chine des Sung et des Yüan. Leur exportation s'arrête par la publication d'une succession d'édits des empereurs Ming (1357) interdisant leur utilisation dans le commerce extérieur.

La variété et la richesse des découvertes ne doivent pas occulter le problème que soulève le résultat de ces recherches. Que ce soit à al-Maṭāf ou à al-Nudūd, les cinq et parfois six niveaux, repérés dans les sondages stratigraphiques datés par le matériel qui leur est associé, ne peuvent remonter plus haut que le XIVe siècle. À trois mètres de la surface, le cinquième ou sixième niveau atteint est suivi de « only disturbed sand » (p. 8). Mais on déplorera que ce constat — si fondamental — ne puisse s'appuyer que sur une seule représentation de coupe stratigraphique qui, de plus, ne montre nullement la couche vierge en question. Pourquoi les vestiges retrouvés ne témoignent-ils pas d'occupations plus anciennes, alors que les sources attestent l'existence du site dès 695 A.D. ? L'auteur aborde cette question au chapitre 7. Les prospections de surface sur la côte comme les couches archéologiques des sondages n'ayant pas fourni un matériel plus ancien que celui du XIVe, l'auteur suggère que la première ville de Julfār à cause de sa situation bordière, a peut-être été emportée par les modifications naturelles de la côte ou l'érosion des marées.

BCAI 6 (1989) J. Hansman: Julfār, an Arabian port. Its Settlement and Far Easten Ceramic Trade from the 14th to the 18th Centuries, recensé par Cl. Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Malgré ces quelques défauts, ce livre est une sérieuse contribution à l'étude de Julfār et de la période islamique dans le Golfe, en général. John Hansman a, en quelque sorte, préparé le terrain à ceux qui partent à nouveau, récemment, à la recherche de cette ville mystérieuse que l'on peut considérer comme un site-clé.

Claire HARDY-GUILBERT
(C.N.R.S., Paris)

Paolo COSTA et Tony J. WILKINSON, *The Hinterland of Sohar*. Archaeological Surveys and Excavations within the Region of an Omani Seafaring City. *Journal of Oman Studies*, vol. 9, Mascate-Londres, 1987. 238 p., 110 fig., et 129 pl.

Le dernier volume du *J.O.S.* est entièrement consacré à une série d'études menées durant une dizaine d'années dans la partie centrale de la Bāṭina et le piémont du Jebel Ḥaǧar al-Ġarbī, l'hinterland de Sohar (Ṣuḥār). Cette étude est originale comme l'est celle de la Bāṭina qui, dès la préhistoire, a développé des activités minières, agricoles et commerciales, attestées par l'archéologie comme par les textes. Ces activités se poursuivirent jusqu'à la fin du Moyen Âge, puis se fossilisèrent durant des siècles de déclin économique. Leurs traces, remarquablement conservées, ont pu être assez finement analysées pour que soit tentée une reconstitution du paysage agricole et minier, principalement au Moyen Âge.

Cette reconstitution a d'autant plus de valeur que les sources écrites concernant la Bāṭina et l'Oman en général sont rares, imprécises, et leur interprétation difficile. Pas de chronique de la région, pas d'inscriptions, pas de vestiges archéologiques remarquables. Si l'époque pré-islamique reste ainsi très obscure, les débuts de l'Islam bénéficient d'un peu plus de lumière. Mais cette région excentrique, très tôt devenue ibāḍite, échappe vite à la tutelle du pouvoir central et, en même temps, disparaît à peu près totalement des sources narratives, qui se limitent à mentionner le port de Sohar et l'importance de ses échanges avec la Chine. Le rappel de ces sources fait l'objet du premier chapitre de l'ouvrage.

Le deuxième chapitre est consacré à la description du cadre physique de la région immédiate de Sohar. Il évoque également les variations du niveau marin ayant pu affecter le tracé de la côte. L'identification des zones à forte salinité permet de restituer, vers la fin de l'époque pré-historique, un niveau marin plus élevé que l'actuel, *ḫawr*s et *sabḫa*s en étant les signes résiduels. Mais aux époques tardives qui nous occupent, côtes et niveau marin ne semblent guère avoir changé, à part quelques zones d'ensablement récent.

Suit une enquête de type ethno-archéologique consacrée aux techniques de captage de l'eau et d'irrigation, telles qu'on peut encore les observer, de plus en plus rarement il est vrai. Cette enquête a permis de comprendre le fonctionnement des vestiges des anciens système d'irrigation : caneaux souterrains à puits d'aération (ou *falaǧ*s), captant et transportant jusqu'aux terres cultivées l'eau des nappes souterraines de piémont, canaux de surface, moulins capables de remonter l'eau des *wādī*s jusqu'aux terrasses, par un système de vis, bassins-réservoir. En raison de leur construction soignée (pierre et mortier de chaux), signe d'une organisation agricole poussée, certains de ces vestiges sont parfaitement conservés et constituent un conservatoire exceptionnel des techniques d'irrigation dans cette zone semi-aride de l'Oman.

BCAI 6 (1989) J. Hansman: Julfār, an Arabian port. Its Settlement and Far Easten Ceramic Trade from the 14th to the 18th Centuries, recensé par Cl. Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net